



Gustave J. H.



FLAUBERT

DANS LA MÊME COLLECTION

*Virgile* par Jean Giono.

*Hugo* par Michel Butor.

*La Fontaine* par Jacques Réda.

*Descartes* par Paul Valéry.

*Pascal* par Michel Schneider.

*Tolstoï* par Stefan Zweig.

*Baudelaire* par Gérard Macé.

*Schopenhauer* par Thomas Mann.

*Stendhal* par Dominique Fernandez.

*Claudel* par Olivier Py.

MARIE-HÉLÈNE LAFON



FLAUBERT

*pages choisies*

*Les auteurs de ma vie*

BUCHET • CHASTEL

Une première version de *Flaubert for ever*  
a été publiée dans *Chantiers*  
(© Éditions des Busclats, 2015).

© Libella, Paris, 2018  
ISBN 978-2-283-03091-2

## FLAUBERT FOR EVER

Flaubert for ever.

Je l'appelle aussi le Bon Gustave. Alors que.

Je vis un peu avec lui ; nous faisons bon ménage ;  
c'est facile avec les morts.

L'amour de loin.

Les volumes de sa correspondance en horizon  
d'attente sur le bureau, devant la fenêtre. J'ai lu les  
trois premiers et j'ai picoré dans les deux suivants,  
du côté de George Sand, ou de la mort de la mère,  
ou de la ruine des Comanville. Je lirai aussi les  
deux suivants. Aussi. Plus tard. Quand. Quand,  
je les lirai quand.

Je ne peux pas écrire quand je lis Flaubert ; ou  
je ne peux pas lire Flaubert quand j'écris ; ça ne  
peut pas se faire ensemble.

Il a tant et tant aimé sa mère. Sa mère qui, sa mère à qui, sa mère dont.

Il a tant et tant aimé sa sœur Caroline, son Rat, son Carolo.

Il a tant et tant aimé sa nièce, son Bichon, Lilinne, son Loulou, son Bibi, Caroline non moins.

Dans la famille Flaubert, il demande la mère, la sœur, et la nièce, les Caroline ; il ne demande pas le père, ni le frère ; il ne demande pas les Achille.

On le devine enseveli et enfoncé, comme on le serait dans une vaste robe de chambre en poil de chameau, cossue et enveloppante, enseveli et enfoncé dans, douillettement calé au creux d'une nébuleuse amicale, ancillaire, familiale ; je ne démêle pas tout, je vois passer des noms, des prénoms, des noms de lieux, des façons de dire et de nommer. On donne des nouvelles, on en reçoit, on en attend, on s'inquiéterait presque, on s'inquiète, on a des attentions et on est entouré d'attentions. Flaubert est un homme entouré ; niché en ses entours.

Le père. Mendier le père. Ce vertige. Ce trou.

Gustave, jeune encore, et vert en écriture, frais émoulu, balbutiant, titubant de jeunesse. Gustave, vingt-quatre ans, qui s'est à peine fait les dents sur

*Mémoires d'un fou, Par les champs et par les grèves, ou Novembre*, mendie Achille-Cléophas, son regard, son onction, une place dans sa galaxie, une place autre que celle du fils second qui n'achèvera pas son droit à Paris.

C'est le printemps ou l'été de 1845, avant ou après ce stupéfiant voyage familial en Italie où Gustave, son père, et sa mère flanquent, escortent, épaulent Caroline, la fille, la sœur, fraîchement mariée, *donnée*, livrée à Émile Hamard.

Gustave admire probablement Achille-Cléophas, l'aime certainement, ET mendie le père ; il ne veut pas, ou ne peut pas, savoir qu'Achille-Cléophas n'a besoin de rien, ni de personne. Achille-Cléophas est comblé, il chirurgie à l'hôtel-Dieu, il a les mains dans la viande, il professe, son renom est puissant et sa succession assurée par le premier fils, le mâle aîné, l'élu, le solide, le carré, le costaud, comme lui prénommé Achille. Entre 1813, année où surgit Achille, et 1821, année où Gustave paraît, trois enfants sont nés d'Achille-Cléophas et d'Anne-Justine-Caroline Fleuriot, son épouse, trois enfants qui n'ont pas vécu, que les limbes ont avalés. Gustave s'est accroché, il a tenu, c'est dans son corps, dans son tempérament, c'est une manière d'être au monde ; et il s'accroche encore quand, au printemps ou à l'été de 1845, il entreprend de

régaler Achille-Cléophas de la première *Éducation sentimentale*, achevée le 7 janvier précédent. On doit le raconter, ça doit se dire déjà, plus ou moins, dans la famille que ce cadet opiniâtre et tard venu, huit ans après le confortable aîné, tâte de la plume et s'effondre sur les routes au lieu d'embrasser une carrière convenable. Achille-Cléophas est-il résigné ; Achille-Cléophas est-il indifférent ; Achille-Cléophas n'a plus beaucoup de temps, mais il ne le sait pas ; il ne peut pas savoir ce que nous apprennent les chronologies ; ce printemps et cet été de 1845 seront son dernier printemps, son dernier été ; fugaces lilas, ultimes roses, longs soirs de juin ; on imagine ce printemps, on imagine cet été, sa lumière, ses touffeurs, son ordinaire rutilance. Achille-Cléophas est bienheureux, il mourra le 15 janvier 1846, à soixante-deux ans, d'une septémie consécutive à un pernicieux abcès à la cuisse que son fils, l'aîné, Achille le cuirassé, opérera en vain ; Achille-Cléophas ne verra pas son unique fille, Caroline, agoniser longuement à la fin de l'hiver 1846, entre le 21 janvier, date de naissance du nourrisson fatidique, une fille, et le 22 mars. Il ne verra pas, il ne vivra pas ce qui, pour toujours, laissera Gustave mutilé, évidé, éventré.

Revenons à l'été de 1845, et aux écritures de Gustave, le fils second ; l'affaire se corse, elle est

d'importance ; la première *Éducation sentimentale* attend, depuis le 7 janvier, repose, macère et marine dans son jus textuel ; il faut en finir et l'expectorer afin d'en avoir le cœur net. Pierre Bergounioux, dans l'*Orphelin*, imagine la scène. En fait, on n'a pas à se fatiguer. Du Camp était là. Il raconte. Ce fut par un jour chaud, donc du printemps ou de l'été 1845, après déjeuner. On ferme les fenêtres pour ne pas être gêné par les bruits de la rue. Le docteur s'installe dans un fauteuil et Gustave commence à lire. Au bout d'une demi-heure, son père ronflait, la tête retombée sur la poitrine. Flaubert s'interrompt. Le docteur se réveille, s'ébroue, rit et sort en haussant les épaules.

Achille-Cléophas rit ; il rit. ET s'ébroue.

Ite, missa est.

Sa première fois en Italie, la toute première Italie de Gustave, vingt-quatre ans.

En famille. ET en voyage de Noces.

Il accompagne donc, avec sa mère et son père, sa sœur Caroline et son mari Émile Hamard qui sont en voyage de Noces d'avril à juin 1845. Gênes, Milan. On est en famille ; Caroline Hamard, née Flaubert, a mal aux reins, et, Madame Flaubert, née Anne-Justine-Caroline Fleuriot, se mourant d'inquiétude, les nouveaux mariés couperont court au périple prévu pour rentrer en France, fin mai ; en famille.

Caroline Hamard, née Flaubert, est enceinte. Elle s'arrondit de sa propre mort.

Il écrit des lettres d'amour déchiré à ses amis quand ils se marient, quand ils le quittent, quand ils l'abandonnent, quand ils désertent, quand ils sombrent dans le mariage.

Il devient *bedaine* ; il l'écrit à Louis Bouilhet, le 10 février 1851, il n'a pas trente ans, il est à Patras et le voyage en Orient s'achève. *Je grossis, je deviens bedaine et commun à faire vomir. Je vais rentrer dans la classe de ceux avec qui la putain est embêtée de piner.*

Le corps de Flaubert est un sujet ; le corps de l'écrivain est un sujet. Un inépuisable sujet.

Et voyager c'est aussi changer de corps.

Il vit avec ses morts.

Il en a beaucoup.

Il est cerné de morts et tout bourrelé en dedans de vieilles douleurs. D'abord la mort de la sœur, la mort longue de la sœur ; Caroline, la nièce, naît le 21 janvier, Caroline, la sœur, meurt le 20 mars, c'est en 1846, la sœur longuement morte n'a pas vingt-deux ans, il en a vingt-cinq ; et c'est comme ça pour toujours.

En 1846, le 15 janvier et le 20 mars, la mort plante ses crocs dans la viande. Elle se repaît, elle s'acharne, elle ne lâche pas la bête ; la bête est coriace, la bête tient, Gustave tient, se tient, et il est sur tous les fronts.

Le père meurt, Gustave se démène pour la souscription ouverte à Rouen en l'honneur d'Achille-Cléophas, auquel il s'agit d'élever un monument ; il se débat et s'évertue pour contrer les manœuvres visant à évincer Achille, le fils aîné, du poste de chirurgien en chef du défunt père ; Gustave, le fils puiné, va à Paris, revient, repart, et n'oublie pas le *pot de poudre de dentifrice* promis à l'ami Alfred Le Poittevin.

La sœur meurt, elle est morte ; il passe *toute la nuit à la garder* ; c'est lui qui la *fait mouler*, il aura *sa main et sa face* ; et aussi *son grand châle bariolé, une mèche de cheveux, la table et le pupitre sur lequel elle écrivait* ; au cimetière, la fosse est trop étroite, le cercueil n'entre pas, on le secoue, le tire, le tourne, enfin un fossoyeur marche dessus, du côté de la tête ; on ne l'inventerait pas ; on pourrait penser à Chloé, à Boris Vian, qui l'inventera, dans *L'Écume des jours*. Gustave ne pense à rien, il tient, il crie seulement et jette son chapeau ; le 25 mars il écrit à Maxime Du Camp, *J'étais debout à côté, mon chapeau dans les mains, je l'ai jeté par terre en criant*. Il

a vingt-cinq ans, il crie, il jette son chapeau, il est debout.

Dans la même lettre on comprend qu'il faut trouver un logement à Rouen, et que la bataille est engagée, devant la justice, pour soustraire l'enfant, *la mineure*, hardiment prénommée Caroline, à son père, Émile Hamard, veuf et ravagé au point de se donner en spectacle au cimetière, *agenouillé au bord de la fosse*. La mineure sera soustraite, un logement sera trouvé, les affaires seront menées, plus ou moins rondement ; l'art et le grec, que Gustave veut apprendre depuis six ans, attendront ; on restera vivant.

Vivant, et hanté par le pire qui n'est pas encore tout à fait advenu, auquel on se prépare, on tend le dos, on se résigne, on est fourbu par anticipation, et raboté, et assommé. On attend la mort de la mère ; la mère ne peut pas tenir, ça n'est pas humain, elle va être emportée, balayée à son tour, ramassée, emballée, rétamée. Elle ne tient que par et pour Caroline, *la mineure soustraite*. En avril et mai 1846, les lettres aux amis sont traversées par le frisson ineffable et la pensée térébrante de la mort ultime, celle de la mère, qui ferait craquer les digues et ouvrirait les vannes vers tous les ailleurs possibles. Flaubert veut le croire, le croit sans doute, l'espère peut-être, histoire d'en finir tout à fait, l'écrit du

moins, au cher Maxime, le 7 avril 1846. *Si ma mère meurt, mon plan est fait, je vends tout et je vais vivre à Rome, à Syracuse ou à Naples. Me suis-tu ?*

Madame Mère, veuve Flaubert, cinquante-trois ans, ne meurt pas. Elle avait survécu à sa propre mère, morte en couches, aussitôt après sa naissance, en 1793 ; elle survivra pendant vingt-six années à son époux et à sa fille ; elle survivra à la répétition du pire. De Caroline en Caroline, pour l'enfant de sa fille, elle saura se *refaire mère* ; le mot est de son fils qui, le 25 mars 1846, craint qu'elle n'y *arrive* pas.

Gustave eût-il *tout* vendu ; Maxime l'eût-il suivi.

Maxime et Gustave en Bouvard et Pécuchet, à Rome, Syracuse ou Naples.

Le cas Du Camp. Maxime Du Camp est un cas. Je flaire du lourd, ça ne sent pas bon, l'animal est retors et Gustave en est entiché.

Louise Colet ne l'aimait pas beaucoup, les parents Flaubert non plus ; je le lis chez Michel Winock, et Jean Bruneau m'apprend, dans les plis de la note 4 de la page 970 du premier volume de la *Correspondance*, que Du Camp, *alors en voyage*, n'aurait en fait pas *assisté* à la fameuse lecture par Gustave à son père de la première *Éducation sentimentale*. Flaubert lui aurait raconté la scène dans

une lettre, le fauteuil, la chaleur, la fenêtre fermée, la demi-heure, le rire du père.

Comment savoir. Ils ont, *d'un commun accord*, Michel Winock le précise, *brûlé la plus grande partie de leur correspondance de jeunesse*.

Du Camp ment, mentirait. Parfois, souvent, peut-être, probablement. Il arrange, il détourne le cours des choses, il s'augmente, il se faufile, il s'immisce. Il est ambitieux, il aime les honneurs, il les accumulera, il serait une sorte de Monsieur Homais des officines littéraires, avec plus de cautèle et moins d'épaisseur ; un meneur de revue, un homme qui lève la jambe dans les Salons, un homme de lettres plus qu'un écrivain. L'espèce est assez répandue, elle est immortelle, elle résurgit de siècle en siècle, pour faire le spectacle, pour faire le buzz.

On voudrait prendre Maxime Du Camp en flagrant délit de mensonge.

Il n'empêche que Flaubert l'aima. Entièrement, violemment, avec passion et emportement, comme il aimait ses amis mâles, de tout son grand corps de colosse blond, de toute sa peau, avec tous ses mots, et ses gestes, et sa viande, et ses yeux mouillés. Ses yeux clairs.

Ils voyagèrent.

*Par les champs et par les grèves* et dans le vaste Orient désiré. Ils furent jeunes, ensemble, dans

l'élan partagé et le vif allant des corps glorieux. On ne saura pas, on ne saura rien.

Plus tard l'amitié s'élimera, on aura des griefs et des amertumes ; l'ardeur des commencements sera perdue et sans doute s'étonnera-t-on d'avoir tant aimé.

Gustave a, aura ses mondanités, la Princesse and so on, et le petit milieu des frères Goncourt, Sainte-Beuve, les dîners Magny.

Après la publication de *Madame Bovary*, il vivra tantôt à Paris tantôt à Croisset, il aura son cercle, ses fidélités, ses perfidies, ses roueries et ses accommodements. Il fera son persil parisien.

Malgré la grande lettre à Maxime, justement ; c'était le 26 juin 1852, il était à sa Bovary, attelé à sa Bovary ; Du Camp le presse de venir faire sa place à Paris, il lui écrit, il lui répond ; *Je te dirai seulement que tous ces mots se dépêcher, c'est le moment, il est temps, place prise, se poser, et hors la loi sont pour moi un vocabulaire vide de sens. C'est comme si tu parlais à un Algonquin. – Comprends pas.*

Il a aussi ses bonnes œuvres épistolaires, au nombre desquelles Mademoiselle Leroyer de Chantepie, lectrice éperdue, vieille fille égotante et néanmoins romancière tenace cantonnée à Angers

dans d'humides demeures patrimoniales. C'est un peu comme si Flaubert avait entretenu une correspondance suivie avec un personnage de Balzac, une tante d'Eugénie Grandet ou sa marraine chenuë. Il est le grand homme de Mademoiselle Leroyer de Chantepie. Il n'aurait pas inventé ce nom-là. Qui aurait pu inventer Mademoiselle Leroyer de Chantepie, ses tirades plaintives, ses tourments de conscience. On doit se voir, on doit se rencontrer, on se rencontrera enfin, finalement on ne s'est pas rencontré, ça n'a pas pu se faire, ça n'a pas eu lieu, mais ça ne serait que partie remise. Heureux siècle des distances considérables et considérées, des peineux voyages ; pas d'injonction à l'incarnation. Flaubert va en Turquie, en Égypte, il va à Patras mais il n'ira pas à Angers ; et c'est peut-être mieux comme ça.

J'aime son Charles.

Son Charles et les boudins velus de sa pharamineuse et fatale casquette. Il n'eût pas fallu commencer comme ça, au pensionnat et dans la vie, commencer par cette casquette indicible, ce couvre-chef assassin, ce casque qui tue, cet engin de mort pure.

Choisi, ourdi, mitonné, façonné, par la mère. Ce sont les mères qui le font. Parfois.

Jules Vallès s'en souviendra au chapitre v de l'*Enfant*.

J'aime son Charles qui ne voit rien venir. Rien de rien de rien.

Son Charles qui se débat et n'y tient plus, entre sa mère et ses femmes, entre les trois Madame Bovary.

Les trois Madame Bovary, la première et la troisième plus encore que la fugace deuxième, veuve rance et néanmoins délicatement prénommée Héloïse, dont le malencontreux bouquet de mariage, noué par des rubans de satin blanc, s'étiole à Tostes, dans une carafe, sur le secrétaire, près de la fenêtre de la chambre conjugale ; les trois Madame Bovary donc, l'auront usé, épuisé, éreinté, moulu, vidé.

Il se sera appliqué, en gros garçon placide, il aura tiré la langue et taillé ses crayons et tâché de bien faire.

De faire au mieux.

De toute sa vie, courte vie, il n'en reviendra pas, de cette grâce inépuisable, insigne, énaurme, violente, capiteuse, foudroyante, lancinante, insoutenable, et vertigineuse, qui lui vaut de vivre dans l'orbe de Mademoiselle Rouault, de respirer le même air qu'elle, de se frotter à ses jupons, de manger à sa table, de froisser ses dentelles de nuit, de s'immiscer, rouge et dardé, luisant, gorgé de jus généreux,

pourléché de sucs soyeux, entre ses cuisses nacrées, de la chevaucher, de l'honorer, de la féconder, de la voir s'arrondir, d'être le père de son enfant.

Le père de leur enfant.

C'est à la jambe cassée de Théodore Rouault que Charles doit tout. C'est par cette fracture *simple*, propre, accommodante et opportune, que Charles rencontre son destin, devient lui-même, entre dans le vif de son sujet, pénètre au cœur cuisant du réacteur, connaît en une poignée d'années son assumption et son apocalypse.

Son Charles fut veule. Son Charles est un héros.

Charles en Barbe-Bleue bonasse, flairant, dans le cabinet de toilette d'Emma, *où il s'enfermait*, les robes rescapées de la débâcle finale.

À Yonville, Charles, rompu de grosse fatigue, échiné, s'endort devant le feu, les mains croisées sur le ventre, épais, repu, satisfait, comblé, tandis que, sous le regard de Léon, et parce que Léon est là, muet, infallible, douloureux, dévoré, mordu et concupiscent, elle, Emma, Madame Bovary, elle, se penche sur le dossier du fauteuil pour déposer sur le front moite de l'époux nourricier un baiser léger, légitime, reconnaissant, parfait.

À Yonville encore, Son Charles, que j'aime, s'empressa de fourrer Emma, pintade rissolée à point, fin prête, farcie d'envies ravalées, bardée de